

Jacques VANDROUX

Le Testament de l'alchimiste

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-3454-5

© Jacques Vandroux

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Couverture : © Laurent Sescousse 

Photos :

[iStockphoto.com/Leo Patrizi](https://www.iStockphoto.com/Leo_Patrizi),

[iStockphoto.com/monsitj](https://www.iStockphoto.com/monsitj)

[iStockphoto.com/4x6](https://www.iStockphoto.com/4x6)

Avertissement

Ce livre est une œuvre de fiction. En conséquence, toute homonymie, toute ressemblance ou similitude avec des personnages existants ou ayant existé ne saurait être que coïncidence fortuite et ne pourrait en aucun cas engager la responsabilité de l'auteur.

Certains lieux réels ont été modifiés pour les besoins de l'histoire.

1. Saint-Étienne

Une nuit de novembre. Vingt-deux heures. Une nouvelle fois, l'homme observa discrètement la place par la fenêtre du bar surpeuplé. Il avait choisi sa table pour surveiller l'entrée d'un vieil immeuble dont la façade n'avait pas connu de ravalement depuis des décennies. Il versa dans son verre le contenu de sa troisième bouteille de Coca Light et en avala tranquillement une gorgée. Son métier lui interdisait de boire de l'alcool, comme pour les flics. À la différence de certains policiers, il n'en consommait vraiment jamais. Il avait mis des années à construire sa réputation et il tenait à son surnom, *le liquidateur*, comme à la prune de ses yeux. Dans son milieu, chaque détail avait son importance. Cela tombait bien, il était maniaque et ne faisait confiance à personne. C'était une question de principe. Bien des années plus tôt, il avait failli perdre la vie en travaillant avec un coéquipier trop sûr de lui. Il avait dû l'abattre après avoir échappé de justesse à une milice privée. Une erreur de jeunesse qu'il n'avait jamais reproduite. Pour tous ses clients, il était Jacques Berger, un nom que la plupart des gens oubliaient quelques secondes après l'avoir entendu. Il n'avait aucun ami, juste quelques collaborateurs triés sur le volet et engagés pour des missions ponctuelles quand la situation l'exigeait.

Sa cible ne tarderait pas à sortir. Berger l'avait déjà suivie plusieurs fois et connaissait ses habitudes. Elle rentrait chez elle tous les soirs avant vingt-deux heures trente et quittait son domicile le lendemain à sept heures, à la minute près. Le liquidateur admirait presque cet homme à la vie aussi réglée.

Une clameur s'éleva soudain dans l'établissement. Il jeta un œil à l'écran géant. L'équipe de Saint-Étienne venait de marquer un but et de reprendre l'avantage sur son adversaire du jour, le club de la capitale. Les rengaines scandées dans tous les stades de France résonnèrent de longues secondes entre les murs. Il sourit, amusé par cette effervescence populaire. Le football, une de ses passions d'enfance, quand il écoutait les matchs le soir en dissimulant sa petite radio sous ses draps. Avec le temps, il avait ajouté à la liste de ses activités préférées : « s'enrichir vite »,

« donner la mort » et « assouvir ses pulsions ». Son addiction au sexe était sa faiblesse. Il courait des risques inutiles en allant retrouver une prostituée alors que le corps de sa victime était parfois encore chaud. Mais l'excitation du meurtre faisait bouillonner son sang... et certaines des putes qu'il avait défoncées en gardaient un souvenir douloureux. Cependant, il se montrait toujours généreux. Il fallait bien que son argent serve.

Il se reconcentra lorsque la porte de l'immeuble s'ouvrit. Sa cible, un individu d'une cinquantaine d'années portant un bonnet péruvien, sortait à l'heure prévue. Berger attendit quelques secondes, se leva tranquillement et quitta l'établissement. La fraîcheur de l'air hivernal lui donna un coup de fouet. Il arpenta plusieurs artères en laissant une distance de sécurité avec l'homme au bonnet. Les rues étaient désertes et la neige tombée la veille encombraient encore les trottoirs. En débouchant dans la rue des Martyrs-de-Vingré, ils croisèrent un couple qui, abandonnant la chaleur d'un restaurant, marchait d'un pas rapide. Ce quartier, si animé et prisé par les étudiants en été, s'était transformé en patinoire. La cible s'engagea dans une venelle et disparut dans un immeuble. Le chasseur ne s'inquiéta pas : ils arrivaient au terme de leur route. Après cinq minutes d'attente, il s'approcha à son tour de l'entrée. Le code d'accès avait été facile à récupérer : les locataires ne sont pas vigilants en le composant. « Fulgence Bildstein – 3° ». Il était déjà venu ici à l'heure du repas pour effectuer tous les repérages nécessaires. Il grimpa silencieusement l'escalier et s'arrêta sur le palier. Crocheter la serrure aurait été un jeu d'enfant, mais sonner et se faire accueillir par Bildstein compliquerait l'enquête de la police... pour peu qu'elle dépasse l'hypothèse du crime crapuleux.

Fulgence Bildstein s'enferma à double tour. Il enleva ensuite son bonnet et le déposa à sa place sur un guéridon. Il retira ses bottes mouillées, enfila une paire de chaussons et alluma son ordinateur. Se changer les idées ! Voilà trois jours qu'il vivait avec un mauvais pressentiment. Incapable d'expliquer pourquoi, mais il avait la sensation tenace qu'une menace planait sur lui ! Il avait appris à écouter ce que lui soufflait son inconscient et son esprit lui hurlait : « Danger ! » Il n'avait pas modifié ses habitudes, mais

avait fait preuve d'une vigilance accrue. Rien, si ce n'est peut-être ce type qu'il avait remarqué ce soir. Mais l'inconnu n'avait pas eu l'air de s'intéresser à lui et il ne pouvait tout de même pas se méfier de tous les Stéphanois qui rentraient chez eux.

Quand, cinq ans plus tôt, Fulgence Bildstein avait accepté de garder le coffret de maître Pierre, il en avait ressenti une immense fierté. Quel grand honneur ! Régulièrement, un des membres de la confrérie lui rendait discrètement visite. Bildstein savait qu'un jour, demain ou dans cent ans, le coffret serait ouvert et que sa puissance rejaillirait sur tous les adeptes qui le protégeaient. Alors pourquoi cet affolement soudain ? Il s'inquiétait sans doute inutilement. Il voyait le danger partout, à force de veiller sur ce trésor tombé dans les oubliettes de la mémoire de l'humanité.

La vibration d'un coup de sonnette envahit chaque recoin de son petit appartement. Fulgence Bildstein sursauta et, paniqué, trembla sans réussir à se contrôler. Qui venait chez lui à cette heure avancée de la soirée ? L'inconnu aperçu dans la rue ? Mais comment se serait-il introduit dans l'immeuble ? Il resta assis au fond de son fauteuil, souhaitant que son silence et sa discrétion fassent fuir l'importun. Comme les enfants, il espéra devenir invisible en fermant les yeux. Un second coup de sonnette, aussi bref que le premier, le replongea dans la réalité. Il se leva et se dirigea vers l'entrée. Il ne pouvait pas s'opposer à son destin. En posant la main sur la poignée de la porte, il tenta de se rassurer : un de ses voisins avait sans doute besoin de son aide. Il regretta de ne pas avoir installé de judas. Malgré son sixième sens qui lui criait de ne pas ouvrir, il accueillit son visiteur, résigné.

2. Le coffre

— Nom de Dieu, mais c'est quoi ce bordel !

Un coffre ancien trônait dans le luxueux bureau, son contenu éparpillé sur une table de travail.

— Je vous ai fourni tous les moyens financiers que vous m'avez réclamés sans vous demander le moindre justificatif, et il n'y a que la moitié de ce que j'attendais !

L'homme, furieux, desserrait inconsciemment le nœud de sa cravate Fendi.

— Je vous ai rapporté exactement ce pour quoi vous m'avez payé, répondit calmement Jacques Berger. Un coffre dont vous m'aviez fourni une description précise. Je vous l'ai même livré en main propre afin de m'assurer de l'exécution complète de mon contrat. L'objet que vous avez sous les yeux et le dessin que vous m'avez donné concordent parfaitement. Je pense que vous en conviendrez. Quant à l'argent que vous avez investi, il a été on ne peut mieux employé. Retrouver Bildstein n'avait rien de facile.

Ulcéré, son commanditaire lui jeta un regard noir. Il savait qu'il avait fait appel à l'un des professionnels les plus efficaces du marché, il savait aussi que le job avait été fait, mais il s'attendait à trouver autre chose dans ce coffre ancien.

— Cependant, reprit Berger, je comprends votre agacement. On est toujours contrarié lorsque ce qu'on a espéré pendant longtemps nous échappe à la dernière seconde. Si, après réflexion, vous estimez que j'ai convenablement rempli ma mission, je suis prêt à vous proposer à nouveau mes services. Dites-moi ce que vous recherchez exactement. Normalement, je ne fais pas affaire deux fois de suite avec la même personne, mais cela me chagrine de vous voir tellement déçu. Je ferai exceptionnellement une entorse à mon code de conduite.

L'homme à la cravate dévisagea le tueur, se demandant s'il se moquait de lui ou s'il était sérieux. Il regretta son emportement.

— Vous avez parfaitement réalisé votre travail, monsieur Berger, et mon accès de colère est déplacé. J'apprécie votre offre, et je vais y songer avec beaucoup d'attention. Je vous

recontacterai rapidement par le canal habituel pour vous informer de ma décision.

— Je suis à votre disposition. Ne traînez pas trop, car je ne reste jamais longtemps sans activité.

Comme son client le poussait poliment vers la porte, Berger ne bougea pas et fixa l'ordinateur posé sur le bureau en acajou.

— Bien sûr, où avais-je la tête ?

L'homme à la cravate alla s'asseoir et se connecta, pianota quelques minutes sur son clavier avant de se relever en souriant.

— Les trois cent mille euros sont arrivés sur votre compte, monsieur Berger.

— C'est un plaisir de faire des affaires avec vous.

Le tueur salua les deux hommes présents dans la pièce, quitta l'appartement et sortit de l'immeuble cossu. Il marcha une centaine de mètres sur le boulevard, monta dans une berline noire, démarra et parcourut plusieurs kilomètres dans les rues encombrées, changeant fréquemment de direction. Il regardait régulièrement dans son rétroviseur. Il avait appris à repérer des poursuivants, mais il n'était pas à l'abri d'une filature multiple. Rien ne l'alarma. Cependant, il continua à appliquer sa procédure. Il pénétra dans un parking souterrain et descendit au deuxième niveau, se gara à l'abri des caméras de surveillance, vérifia qu'il était seul et ôta sa perruque blonde, ses lentilles de contact colorées ainsi que les prothèses qui modifiaient les traits de son nez et de ses joues. Il attrapa un sac posé à l'avant et en retira un blouson de cuir, qu'il échangea avec sa veste d'hiver. Par habitude, il essuya les empreintes qu'il avait laissées dans l'habitable, même si cela ne s'imposait pas : ni ses empreintes ni son ADN n'étaient enregistrés dans les fichiers de la police. Puis il abandonna l'Audi volée la veille au soir et se dirigea vers un second véhicule. Il s'installa à bord et quitta le parking par une autre sortie. Toute preuve de son passage chez son client avait disparu.

— Alors, Artephius, comment expliquez-vous cela ? demanda l'homme à la cravate à l'invité resté dans son bureau.

— Il était inutile de provoquer ce monsieur, qui s'appelle sans aucun doute autant Berger que je m'appelle Dupont ou Durand.

J'ai eu l'occasion de l'observer pendant votre altercation. Il n'a pas cillé une fois et, du début à la fin, ses yeux ne reflétaient rien. Ni satisfaction ni agacement... rien. Une totale vacuité de sentiments. Une vraie machine. Je n'aimerais pas être l'objet de l'un de ses contrats.

— Ce n'était pas ma question, Artephius. Je sais bien que c'est un tueur ! C'est même un des meilleurs, et c'est pour cela que je l'ai payé une fortune. Ne me dites pas que vous n'avez pas été déçu par le contenu de ce foutu coffre !

— Je vous le dirai quand j'aurai lu le manuscrit qu'il renferme.

— Certes, le document y est, mais il n'y a rien d'autre !

— Les secrets se révèlent à ceux qui prennent le temps de les chercher, mon cher Lorencin.

— Épargnez-moi vos sentences à deux balles ! Vous savez pertinemment que le temps est un luxe dont je ne dispose pas.

— Vous n'êtes quand même pas à l'agonie ?

— Je ne vous ai pas entraîné dans cette aventure pour commenter ma situation financière, mais pour me permettre de l'améliorer.

— Ce manuscrit est infiniment précieux, rappela Artephius en l'observant avec vénération. Il a été écrit il y a plus de cinq siècles par notre maître à tous. Laissez-moi la nuit pour l'étudier. Je suis certain qu'il nous donnera le moyen pour atteindre notre but. Et soyez persuadé que je le désire autant que vous.

— J'espère sincèrement que vous saurez tirer le meilleur de ce document. Je vais en faire une copie et vous partirez avec.

— Mais cette admirable relique ne supportera jamais la chaleur d'un photocopieur !

— Vous me prenez vraiment pour un abruti ? répondit Lorencin en haussant les épaules et en sortant un smartphone de la poche intérieure de sa veste.

Il photographia, un à un, la trentaine de feuillets du manuscrit qui avait coûté la vie à Fulgence Bildstein. Il téléchargea les fichiers dans une zone protégée de son ordinateur et en envoya une version vers un coffre-fort numérique. Il observa attentivement la couverture. Dessinés à la plume, une lune et un soleil se partageaient le haut de la page. En son milieu, un athanor, un ancien four, était placé à côté d'un homme et d'une femme en train

de forniquer. En bas, un lion et un dragon surveillaient le couple. Malgré les siècles, l'encre avait à peine pâli. Lorencin tendit ensuite le manuscrit à son partenaire. Artephius le saisit avec précaution et le glissa dans une sacoche en tremblant imperceptiblement. Il avait enfin en sa possession ce légendaire recueil dont il avait espéré l'existence sans vraiment oser y croire. Tôt ou tard, il en tirerait la substantifique moelle.

— Rendez-vous demain matin à huit heures dans mon bureau... et avec de bonnes nouvelles ! Le temps est très relatif pour les gens comme vous, mais je vous répète que je n'en ai pratiquement plus.

— Nous avons la chance d'avoir trouvé le testament de maître Pierre et je réussirai à le décrypter pour nous.

— J'y compte bien, grinça Lorencin.

— Et qu'allez-vous faire du coffre qui le contenait ? D'après ce qu'on dit, maître Pierre aurait confectionné cette œuvre de ses propres mains.

— Dès ce soir, l'œuvre de maître Pierre aura rejoint la suprême déchetterie : le fond de la divine Seine ou le foyer sacré d'une chaudière. J'hésite encore.

— Mais ! s'offusqua Artephius. C'est un...

— Vous savez aussi bien que moi que ce coffre a l'odeur du sang ! Je n'ai aucune envie qu'il se retrouve un jour comme pièce à conviction entre les mains d'un juge ! Alors, revenez sur terre et mettez-vous au travail. Aux dernières nouvelles, c'est mon argent qui finance l'opération. À vous de faire votre part du boulot !

3. Courrier

Nadia s'approcha de son bureau et y attrapa le courrier déposé le matin même par sa femme de ménage. Elle n'avait pas encore pris le temps de l'ouvrir. L'ancienne policière n'exerçait plus sa profession depuis trois ans, mais ses journées n'en étaient pas moins chargées. Elle avait frôlé la mort et était devenue paraplégique lors de sa dernière enquête. Elle s'était battue des mois sans déceler le moindre progrès. Depuis qu'elle avait enfin recommencé à sentir de la vie dans ses jambes, elle avalait les heures de rééducation. Tous les jours, un kiné venait la faire travailler à la maison, et elle se rendait deux fois par semaine au centre de Rocheplane. Elle y croisait des accidentés de la route, et sa volonté de guérir avait motivé plus d'un malade tenté par le désespoir. Ses médecins lui avaient demandé de réduire l'intensité de ses entraînements : inutile de s'épuiser sur un vélo ou dans une piscine ! Elle répondait systématiquement par un sourire énigmatique qui troublait certains membres de l'équipe soignante. Elle avait transformé l'une des deux chambres d'amis de son appartement en salle de sport. Quand Étienne et Adèle s'absentaient, elle s'imposait des séances supplémentaires. Elle repoussait les limites de la douleur, jusqu'à terminer en larmes sur ses appareils de gymnastique.

Un an plus tôt, elle était encore clouée dans son fauteuil roulant. Le chirurgien qui l'avait opérée lui avait donné dix pour cent de chances de remarcher un jour, et elle avait su les saisir... ou la chance les lui avait offerts. Quoi qu'il en soit, elle tenait de nouveau son sort et sa vie entre ses mains. Elle marchait aisément avec des béquilles et, depuis un mois, elle pouvait même faire quelques dizaines de mètres sans s'en servir.

La voix de sa fille, Adèle, la fit sursauter. Elle ne l'avait pas entendue rentrer de l'école. La nounou la ramenait tous les soirs. À quatre ans et demi, la petite brune aux longs cheveux bouclés était une adorable tornade permanente. Elle avait surgi devant elle en sautillant sur place.

— Maman, maman, Marie et Jean peuvent venir jouer à la maison demain après l'école ?

— Pourquoi pas ? Mais il faudra en parler à leurs parents.

— Ça y est, c'est fait, et Marie a dit qu'ils ont dit oui. Elle prendra son film avec les Pokémon et on pourra le voir tous les trois. Si tu veux, tu pourras aussi t'installer avec nous sur le canapé !

Nadia dévisagea sa fille en souriant et hocha la tête.

— C'est d'accord, mais j'appellerai quand même sa maman pour être certaine qu'elle a bien compris.

— T'es la plus gentille des mamans, s'exclama Adèle en lui sautant au cou.

Nadia se rattrapa de justesse au bureau. Puis, la petite fonça vers la cuisine pour y chercher de quoi goûter. Elle était tellement différente d'elle au même âge. Alors qu'elle avait toujours été réservée, la fillette mordait la vie à pleines dents et s'émerveillait de tout. Dans les moments difficiles qui avaient suivi son accident, Adèle lui avait donné envie de se battre et de ne pas plonger dans la dépression.

— Maman, en plus de la pomme coupée en morceaux, je peux prendre du pain avec de la pâte au chocolat... bio, parce que c'est meilleur pour la santé ?

Nadia ne put s'empêcher de rire.

— Oui mon cœur, tu peux te faire deux tartines. Pas plus, parce que j'ai préparé du hachis parmentier pour ce soir.

— Wouah, trop bon ! Merci, maman ! fit la voix qui fouillait déjà dans le placard à sucreries.

Nadia saisit le courrier. Une invitation des impôts à contribuer à la solidarité nationale, un appel au don d'une association caritative, une publicité pour une assurance forcément moins chère que la leur et une lettre à l'adresse manuscrite qui retint son attention. Elle ne reconnut pas les timbres et retourna aussitôt l'enveloppe. L'expéditeur lui avait écrit de Rome. Elle la lirait dehors : la journée avait été extrêmement chaude pour un mois d'avril et elle avait envie de profiter de la douceur de cette fin d'après-midi. Elle attrapa ses lunettes de soleil, puis avança en se tenant aux barres qu'elle avait fait installer dans l'appartement. À défaut de pouvoir se promener en montagne, elle disposait d'un coin de calme et de nature dans l'intimité de sa terrasse. Elle s'allongea dans un transat, remonta sa jupe jusqu'en haut des

cuisses et observa ses jambes avec satisfaction. À force de courage, elle avait réussi à les remuscler et à attirer de nouveau les regards dans la rue. Elle, qui avait toujours méprisé les dragueurs de seconde zone qui sifflaient les filles ou leur servaient des : « Vous êtes trop charmante mademoiselle ! », s'était mise à apprécier les premiers compliments, aussi déplorables soient-ils, qu'elle avait suscités depuis qu'elle remarquait.

Elle revint à sa lettre et décacheta délicatement l'enveloppe. Qui pouvait lui écrire de Rome ? Elle y avait fait un court passage pour sa dernière enquête trois ans plus tôt, mais si elle y avait noué quelques amitiés, elle n'avait pas eu l'occasion de les entretenir. Le texte était rédigé en français sur un papier officiel. Elle le lut lentement et, interloquée, posa la missive sur ses genoux. Elle était conviée à l'ouverture du testament de Gianluigi Savelli. Elle avait sympathisé avec le vieil aristocrate romain, un historien qui avait consacré sa vie à collecter des documents sur la célèbre famille Savelli. Ainsi, il était mort. Elle fit un rapide calcul : il devait avoir plus de quatre-vingt-dix ans. Mais pourquoi l'avait-il couchée sur son testament ? Ils n'avaient passé qu'une journée ensemble. Elle parcourut le courrier une seconde fois et s'arrêta sur les détails. Elle était attendue le 24 avril à l'étude notariale de maître Bettoni, *via* Cavour à Rome. Un grand sourire éclaira son visage malgré elle. Elle avait adoré son séjour à Rome, une ville qui déborde en permanence d'animation. Cette occasion de remettre les pieds dans la Ville éternelle lui apparut comme un signe du destin, un nouveau départ. Elle s'était attelée à de nombreuses activités depuis son accident et prenait beaucoup de plaisir à profiter de la vie. Mais son métier de flic lui manquait par moments. Pas les planques à n'en plus finir ou la noirceur de certains des truands qu'elle avait côtoyés, mais l'excitation de l'inconnu. Cette invitation n'était certes pas le summum de l'aventure, mais elle apportait une touche d'originalité à son existence bien réglée. En une semaine, elle avait largement le temps de s'organiser pour faire garder Adèle. Et elle demanderait à Étienne de se joindre à elle. Avec les heures qu'il faisait en ce moment, le commissaire Mazure ne pourrait pas lui refuser deux ou trois jours pour partir en amoureux avec elle.

4. Annonce

— Partir à Rome ? Dans l'état où tu es ? Mais t'as perdu la tête !

Le capitaine Étienne Fortin de la police judiciaire de Grenoble avait manqué de s'étrangler quand sa femme lui avait annoncé son projet de voyage. Il surprotégeait Nadia depuis l'accident qui avait failli lui coûter la vie. Il n'arrivait pas à l'imaginer se déplaçant seule en Italie alors qu'elle ne remarquait que depuis quelques mois, et avec difficulté. Il passa la main dans sa chevelure éternellement décoiffée, se dirigea vers la cuisine et sortit deux bouteilles de bière du frigo. Cela lui offrirait du temps pour encaisser la nouvelle. Il les décapsula, revint dans le salon et en tendit une à Nadia, qui n'avait pas bougé du fauteuil en cuir dans lequel elle était tranquillement assise. Malgré l'énervement qui l'avait gagné, Étienne ne put s'empêcher d'admirer son épouse. Et dire qu'il avait failli la perdre ! Ce n'était pas pour la laisser prendre des risques de rechute en allant gambader à Rome. Les médecins lui avaient pourtant bien recommandé de ne pas forcer pendant sa convalescence ! Il but une gorgée de blonde bien fraîche et enchaîna plus calmement :

— Franchement, Nadia, tu n'es pas sérieuse ?

— Bien sûr que si ! À mon immense surprise, un riche et érudit aristocrate italien, que je n'ai rencontré qu'une seule fois, m'a couchée sur son testament, et tu voudrais que je rate ça ?

— Si c'est pour du fric, on en a assez !

— Par moments, Étienne, tu me déçois. Tu penses sincèrement que c'est l'argent qui me motive ?

— Non, je le sais bien. Mais est-ce que ça vaut le coup d'aller si loin ? Si ça se trouve, c'est un canular.

— Gianluigi Savelli n'était pas du genre à faire des blagues. C'est juste que j'ai besoin de bouger, Étienne. Vous êtes tous adorables avec moi et je ne vous en remercierai jamais assez, mais c'est une formidable occasion de replonger dans la vraie vie !

— Parce que là, tu n'es pas dans la vraie vie ? Tu t'occupes magnifiquement bien d'Adèle, tu t'es fait plein d'amies, tu peins assez bien pour être exposée au musée de Grenoble et tu parles

presque couramment l'italien après deux ans d'apprentissage. On sort régulièrement, grâce à toi, et pas uniquement entre flics...

— Ça va, ça va ! Je sais tout ça : la souillon asociale que j'étais s'est transformée en fée du logis et parfaite maîtresse de maison.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire ! Je...

— D'ailleurs, ça ne m'a pas déplu de m'embourgeoiser, le coupa Nadia. Ça m'a même émoustillée de me faire draguer par deux ou trois de nos nouvelles relations qui ne connaissaient pas mes antécédents de flic. Rassure-toi, je les ai repoussés sans nuire à leur intégrité physique... Mais j'ai besoin d'un peu d'adrénaline... tu peux le comprendre, ça ? On n'oublie pas en un claquement de doigts plus de quinze ans d'action et de boulot en équipe.

— Et de meurtres, de planques et de rencontres avec des mecs plus pourris les uns que les autres, de blessures qui manquent de t'envoyer au cimetière...

Elle ne répondit pas et but lentement sa bière pour laisser à Étienne le temps de digérer ce qu'elle venait de lui dire. Elle s'était amusée à titiller la jalousie qu'il s'efforçait toujours de cacher et de combattre. Ce n'était pas très sport d'insinuer que coucher avec un autre lui permettrait de tromper son ennui, d'autant plus qu'elle aimait trop son mari pour s'y risquer. Mais elle avait décidé d'utiliser toutes les armes dont elle disposait.

— Je devine ce que tu peux ressentir. D'ailleurs, cette histoire de testament a un côté excitant. Mais est-ce qu'il faut vraiment que tu te rendes en Italie ? Prendre l'avion, courir dans les aéroports, rester debout pendant des heures ! Tu as une volonté impressionnante, Nadia, mais tu es loin d'avoir récupéré tous tes moyens physiques !

— Je sais, et c'est la raison pour laquelle je ne vais pas y aller seule. Quelqu'un va m'accompagner.

— Quoi ? coassa Étienne. Et qui ?

Elle le regarda avec un sourire narquois.

— Un grand mec, costaud et plutôt beau gosse.

Étienne perdit pied. Il avait toujours fait des efforts pour essayer de comprendre les femmes, et particulièrement la sienne, mais là, il touchait le fond. Nul n'était tenu à l'impossible.

— Ne t'inquiète pas, continua Nadia. C'est un flic aussi.

— Allez, balance son nom ! s'impacienta son mari.

— Je t'ai donné la réponse, mais puisqu'il faut mettre les points sur les i ... c'est toi, mon gros niais !

Étienne Fortin s'assit sur le canapé et dévisagea son épouse.

— Mais... mais tu n'as pas oublié que j'ai un métier ? Que des missions sont prévues pour la semaine prochaine ?

— Je n'ai rien oublié, mais j'ai appelé ton patron à Grenoble. Il a accepté, après avoir écouté mon vibrant plaidoyer, de t'accorder trois jours de vacances pour me servir de garde du corps et d'amant italien.

Nadia éclata de rire en découvrant les yeux ronds de son mari.

— Excuse-moi, je suis vraiment trop con. Bien sûr qu'on va y aller ! Et je te promets que les bellâtres italiens vont pleurer en voyant un Français qui assure aux bras d'une nana canon comme toi.

— *Mamma mia*, le séjour va être *caldo*. Bon, l'idée te plaît ?

— À fond, oui. Mais le rendez-vous chez le notaire est dans six jours. Il va falloir réserver des billets d'avion et un hôtel. Tu penses que ça va le faire ?

— Je ne le pense pas, j'en suis certaine.

— Comment ça ?

— J'ai reçu le courrier hier. Cet après-midi, le commissaire Mazure a donné son accord pour tes congés. Ça m'a pris moins d'une heure pour organiser le voyage.

— Et Adèle ?

— Elle ira dormir chez Sophie et Julien. Elle était folle de joie à l'idée de s'amuser avec leur fils.

— Pfff, t'es trop parfaite.

— Je sais. J'ai même contacté le toubib qui me suit et qui trouve que changer d'air, en étant accompagnée bien sûr, ne pourra qu'améliorer mon moral et accélérer ma guérison.

— Tu es diabolique !

— Alors, viens retrouver ta sorcière dans la chambre. Adèle dîne chez Sophie et on a plus d'une heure devant nous. À toi de me prouver que les Rocco et autres Marcello n'ont plus qu'à aller se rhabiller.

5. Arrivée à Rome

L'Embraer E190 en provenance de Lyon-Saint-Exupéry venait de se poser sur l'aéroport de Rome Fiumicino. Le regard de Nadia Barka était tourné vers le hublot et le soleil qui se réfléchissait sur les toits des hangars, mais son esprit n'avait pas encore atterri. Elle retrouvait la Ville éternelle après trois années. Sa vie avait basculé depuis ce dernier voyage et elle revenait l'âme en paix. Une main sur son épaule la ramena dans le présent.

— Tout va bien ? s'enquit Étienne Fortin, le teint pâle.

— Moi ça va, lui sourit sa femme. Et toi ? Tu ne regrettes pas trop le train ?

Pour ne pas contrarier ses plans, il avait attendu d'être dans la salle d'embarquement pour lui annoncer qu'il avait une peur bleue de l'avion.

— C'était moins pire que ce que je craignais. Et les cachets du toubib m'ont aidé à voir la vie en rose.

— On rentrera en train. Je ne veux pas que tu te transformes en junkie à cause de moi. Ce serait un comble.

— Non, c'est bon. On va attendre que tout le monde soit descendu avant de débarquer, ça évitera que tu te fasses bousculer.

Une fois l'appareil vidé de ses passagers, l'hôtesse s'approcha d'eux, une paire de béquilles à la main.

— Voici pour vous, *signora*, et profitez bien de notre jolie ville. C'est le paradis des amoureux, bien plus que Vérone.

Étienne mit quelques secondes à se détacher du regard améthyste et prit les béquilles en lui renvoyant un sourire béat.

— J'adore cet accent, annonça-t-il alors que l'hôtesse repartait vers le fond de l'avion.

— Surtout quand l'accent est gaulé comme Monica Bellucci, s'amusa Nadia. Si tu pouvais attraper mon sac à main, ça m'aiderait beaucoup, mon *latin lover*.

Un fauteuil roulant attendait Nadia à la sortie de l'avion. Étienne insista pour qu'elle accepte de s'y installer. Dans un élan de sagesse qu'elle considéra comme de la faiblesse, elle se résolut finalement à s'y asseoir pour parcourir les interminables couloirs